

2. Vernioz dans les guerres



1914-1918



1939-1945

La guerre de 1914 - 1918

Eté 1914 :

Les Français sont inquiets. Ils réalisent que la guerre approche à grands pas.

Le 28 juin 1914 à Sarajevo a lieu l'attentat contre l'Archiduc François Ferdinand d'Autriche.

Le 31 juillet 1914 Jean Jaurès, pacifiste militant et socialiste, est assassiné à Paris.

Le 3 août, l'Allemagne déclare la guerre à la France.

Les Français pensent qu'elle sera courte. Ils se trompent. Elle durera quatre longues années, faisant des millions de morts, mutilés ou gazés.



ORDRE DE MOBILISATION GÉNÉRALE

Par décret du Président de la République, la mobilisation des armées de terre et de mer est ordonnée, ainsi que la réquisition des animaux, voitures et harnais nécessaires au complément de ces armées.

Le premier jour de la mobilisation est le Dimanche deux Août 1914

Tout Français soumis aux obligations militaires doit, sous peine d'être puni avec toute la rigueur des lois, obéir aux prescriptions du **FASCICULE DE MOBILISATION** (pages colorées placées dans son livret).

Sont visés par le présent ordre **TOUS LES HOMMES** non présents sous les Drapeaux et appartenant :

1° à l'**ARMÉE DE TERRE** y compris les **TROUPES COLONIALES** et les hommes, des **SERVICES AUXILIAIRES**;

2° à l'**ARMÉE DE MER** y compris les **INSCRITS MARITIMES** et les **ARMURIERS** de la **MARINE**.

Les Autorités civiles et militaires sont responsables de l'exécution du présent décret.

Le Ministre de la Guerre



Le Ministre de la Marine



De même que dans toute la France, le décret de mobilisation générale produisit à Vernioz le plus bel élan de patriotisme et dans les vallées et les collines, on entendit dès le lendemain, les chants guerriers des braves partant pour défendre la patrie menacée.



Hélas ! Tous ne reviendront pas et bien des larmes ont coulé à Vernioz.

Spontanément, toutes les mères, les sœurs, les fiancées vinrent s'offrir pour la confection de bandes, bandelettes, et charpie pour les blessés. En peu de jours, plus de 30 Kg de linge, ainsi transformé, était envoyé à la Croix Rouge à Vienne.

Sur l'initiative de Melles **E. Christin** et **L. Plantier**, une fructueuse quête permit de répartir une somme de 325 f entre les formations sanitaires de Roussillon, Péage de Roussillon, Saint Maurice l'Exil et de la Croix Rouge de Vienne.



Dans le courant de l'hiver, la sous-préfecture de Vienne ayant mis 30 Kg de laine à la disposition de la commune, toutes les femmes et jeunes filles se mirent à l'œuvre et en peu de jours cette laine était transformée en chaussettes, tricots, cache-nez, passe-montagne...

Quant aux jeunes gens, fillettes et garçons, ils s'employèrent activement pour des quêtes qui dépassèrent la somme de 100 f, chiffre élevé pour une petite commune.

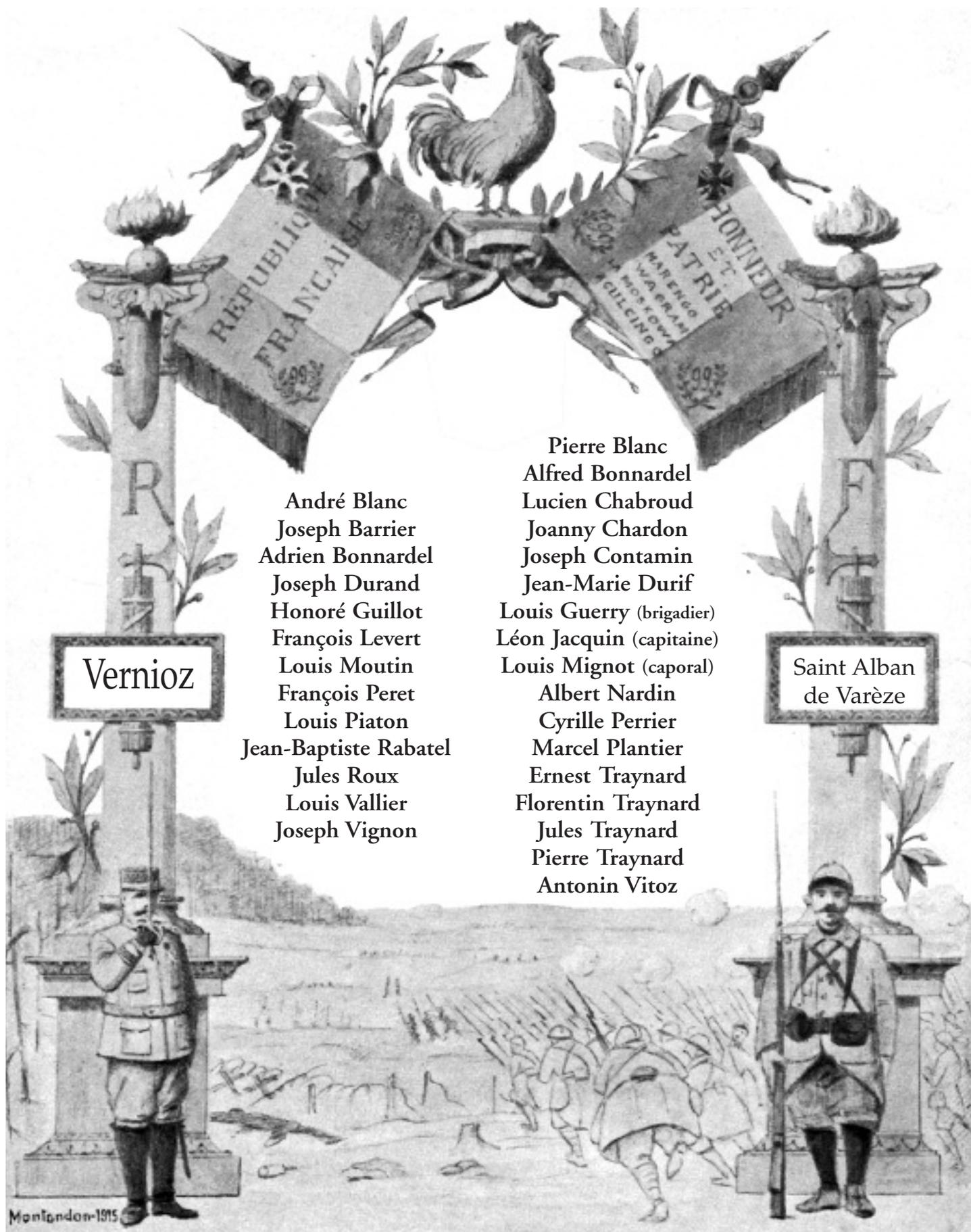
Dès la création du Comité d'Arrondissement, fondé par le dévoué sous-préfet, **M. Mascle**, 80 adhésions furent recueillies à Vernioz (réf. Vienne et la guerre du 7 avril 1918).



Visé à Paris N°130 - Guerre 1914-1915 - Une tranchée et un abri pour mitrailleuse dans la Somme

Guerre de 14-18.

Morts au champ d'honneur.



Vernioz

André Blanc
Joseph Barrier
Adrien Bonnardel
Joseph Durand
Honoré Guillot
François Levert
Louis Moutin
François Peret
Louis Piaton
Jean-Baptiste Rabatel
Jules Roux
Louis Vallier
Joseph Vignon

Pierre Blanc
Alfred Bonnardel
Lucien Chabroud
Joanny Chardon
Joseph Contamin
Jean-Marie Durif
Louis Guerry (brigadier)
Léon Jacquin (capitaine)
Louis Mignot (caporal)
Albert Nardin
Cyrille Perrier
Marcel Plantier
Ernest Traynard
Florentin Traynard
Jules Traynard
Pierre Traynard
Antonin Vitoz

Saint Alban
de Varèze

Qui se souvient de :



Le Capitaine Léon Jacquin,
un berrichon qui avait épousé
à Saint Alban **Melle Contamin.**
Il mourut le 25 mars...

Le brancardier Joseph Contamin,
fils d'agriculteur de Saint Alban de Varèze.
*« Brancardier très dévoué et très courageux.
Le 24 juillet 1916, il a été frappé mortellement
en portant secours à deux de ses camarades blessés. »*



Le caporal Louis Piaton,
né le 25 octobre 1879, issu d'une des
plus honorables familles de la commune,
tombait pour la France le 10 mars 1915.



Ref : Vienne et la guerre du 7 avril 1918.

Cités - promus - décorés.



Le sergent François Arnoux,
né le 18 août 1891 à Saint Alban de Varèze.
« Très belle conduite sous le feu. Blessé, il a conservé
le commandement de sa section jusqu'à ce que les factions
ennemies aient été repoussées. »

Pierre - Augustin Nardin,
né à Saint Alban de Varèze
le 14 janvier 1891.

Parti des premiers pour les Vosges,
avec son régiment, il prit part aux luttes acharnées
qui s'y livrèrent pendant tout le mois d'août.
« Chasseur très courageux et d'un entrain remarquable,
le 23 août, à la nuit tombante,
s'est spontanément porté au point
le plus dangereux d'une tranchée
qui venait d'être bouleversée et a arrêté à coup de pétards
un groupe d'assaillants qui tentaient d'y pénétrer. »



Dans une lettre adressée à sa famille, il raconte :

« C'était le 3 septembre, ma compagnie occupait le village et les Allemands se trouvaient derrière une colline située à environ un kilomètre.

Le matin, notre capitaine nous avait dit que très probablement nous serions attaqués dans le courant de la journée et que nous aurions à défendre le village « coûte que coûte. »

Il ne s'était pas trompé, car vers 7 heures les Boches commencèrent à se montrer en haut de la colline et bientôt en masse compacte plusieurs de leurs compagnies marchèrent sur nous. Une première fois, ils durent faire demi tour, "la violence de notre feu leur ayant fait subir d'énormes pertes. Furieux de cet échec, ils firent alors pleuvoir sur nous un feu d'enfer, car ils étaient protégés par de nombreuses batteries d'artillerie. Malgré cela nous tenions bon et leur infanterie, obligée d'avancer à découvert était décimée par nos mitrailleuses.

Le combat durait depuis plus de quatre heures quand un obus éclatant près de moi m'arracha mon sac des épaules. La commotion fut telle que je restai sur le coup et que mes camarades me croyant mort, me laissèrent sur le champ de bataille obligés qu'ils étaient de céder à ce moment pour ne pas être anéantis ou faits prisonniers, les Allemands étant revenus en nombre écrasant. Quand je repris connaissance, il n'y avait autour de moi que des cadavres et je n'entendais que le sifflement des obus et des balles. Le corps meurtri, le dos affreusement brûlé, ignorant combien de temps mon évanouissement avait duré, je me soulevai comme je pus et me rendis compte que j'étais entre les deux lignes de feu. Mes forces étant un peu revenues, je me traînai de mon mieux dans le but de rejoindre mes camarades et je parvins à arriver jusqu'au village qui n'était éloigné que d'une centaine de mètres. Aperçu par des brancardiers ils me transportèrent au poste de secours. Dans la nuit, les Boches s'étant emparés du village, nous firent prisonniers. Deux jours après je fus transporté à Etival où je restai jusqu'au 13 septembre date où nos troupes reprirent le pays. Je fus alors évacué sur Raon - l'Etape, et ensuite à l'hôpital militaire de Gray où je finis de me rétablir. »

Cf « Vienne et la guerre, 15-12-1918 »

Pendant que les hommes étaient sur le front, les épouses, les enfants et les grands-parents assuraient le travail à la ferme ainsi qu'en témoignent les lettres échangées entre époux.

Vernioz, jeudi 24 juin 1915

Mon bien cher mari

Je viens avec ces quelques lignes faire réponse à ta carte du 17 juin que nous avons reçue le 23 avec plaisir. Le 22 nous étions sans nouvelles, un jour c'est bien long quand on est ennuyé. Mon cher Paul je te dirais qu'à Vernioz il ne fait que pleuvoir depuis quelques jours. Ton pré est fauché depuis samedi et nous n'avons pas encore pu le faire sécher. Au moment où je t'écris il pleut à verse.

J'ai quitté la lettre pour aller fermer les dindes et ton petit Robert en a profité pour gribouiller sur le papier. Nous avons 20 petites dindes ; quand mon mari aura le bonheur de revenir nous en mangerons une, ce sera un de nos plus beaux jours pour nous deux, car ce sera le vrai bonheur quand on sera réuni.

Mon père ce matin est allé relever la vigne, il y a bien des raisins, tu pourras encore boire de bons coups pour nous revenir de cette terrible guerre. Il faut espérer bientôt en voir la fin. Surtout, je te le répète encore une fois, soit bien prudent, fort et courageux ; quant à nous, nous nous portons tous bien, Marthe va bientôt marcher toute seule.

Pas autre chose à te dire pour aujourd'hui.

Dis-nous le jour où tu vas reprendre ces tristes tranchées et quels sont tes camarades de tranchées. Je te recommande encore une chose, c'est quand tu vas voir si les boches ne bougent pas, fait bien attention, soit bien prudent, c'est ce qu'il y a le plus à craindre.

Il n'y a pas beaucoup de nouvelles au pays, Félicien Figuet s'est marié hier avec Ursule, il avait une permission de quinze jours, il repart aujourd'hui au dépôt.

En attendant de tes nouvelles, ta femme et tes petits qui t'aiment et qui t'embrassent bien fort.

Marie Rey

(Lettre de Marie à Paul)

Dimanche 4 juillet 1915

Bien chère Marie

Je fais réponse à ta lettre du 30 que j'ai reçue hier avec plaisir d'apprendre que vous êtes tous en bonne santé, moi je suis aussi toujours de même.

Je suis aussi content d'apprendre que vous avez fini de rentrer les foin car ça doit bien vous avoir donné d'embarras avec le vilain temps qu'il a fait, et maintenant ce sont les moissons qui vont arriver et je ne sais pas comment ton père va pouvoir se débrouiller pour le ramasser, surtout celui de la Chapelle.

Tu me dis que la vigne est bien jolie, ça me fait bien plaisir, pourvu qu'elle aille de l'avant et ne prenne pas de maladies, j'espère bien que la guerre sera finie pour vendanger.

Chère Marie je te fais emporter un paquet par Fouillet d'Assieu qui s'en va en permission de 6 jours, il y a un tricot et un gilet avec une paire de gants, des affaires que je n'avais pas besoin qui m'embarrassaient pour y charrier.

Il paraît que l'on va donner des permissions maintenant à tous ceux qui ne se sont pas en allés depuis le début de la guerre et qui sont restés tout le temps sur le front, et ça, c'est bien juste. Ils en font partir 10 par compagnie à la fois et leur voyage est sans frais.

Voilà quelques jours qu'il fait beau maintenant, ici la boue a séché, on est pas trop mal dans les tranchées et on a une bonne cagna pour se reposer ; on a monté des lits avec des grillages, on y a mis de la paille, on est pas mal couché. Il y a bien des endroits où il y a des poux mais j'en ai encore point attrapés, et maintenant il n'y en a pas tant, c'est mieux organisé et tenu plus propre, c'est une vraie petite maison souterraine toujours bien balayée, et on ne craint pas grand-chose des obus, il y a au moins 3 ou 4 mètres de terre dessus...

(Lettre de Paul à Marie)

LA LETTRE DU FIANCÉ



*Je t'écris, sans encre ni plume,
Sur un vieux papier, au crayon ;
Pour m'éclairer j'ai le rayon
De l'astre qui la nuit s'allume,
Et – je le présume –
A mon intention.*

*Le canon gronde sans relâche ;
Ce noble bourdon nous endort,
Et, dans ce clocher qu'est le fort,
Le sonneur infernal se fâche :
« L'acier pour un lâche !...
Le glas pour un mort !... »*

*Mon capitaine est admirable ;
Toujours debout, toujours devant ;
Et, lorsqu'il nous crie : « En avant ! »
On le croirait invulnérable.
La mort effroyable
Le laisse vivant...*

*Nous venons, ce soir, de nous battre :
Ils étaient mille et nous deux cents.
On a fait l'appel... Quels accents
Pour crier : « Présents, pour combattre ! »
Seuls des nôtres, quatre
Sont portés absents.*

*Je me sens tout plein de courage.
Je me bats comme un rengagé.
Le Prussien n'est pas ménagé :
C'est, bon sang ! de la belle ouvrage !
Et, pour le carnage,
On est enragé.*

*Adieu, je t'embrasse et je pense
Te revenir, bientôt, vainqueur.
Nous retrouverons le bonheur...
J'aurai gardé – j'ai confiance –
Mon sang pour la France,
Et, pour toi, mon cœur !*

Tristan Derval

La guerre de 1939 - 1945

Eté 1939 :

Les Français ne s'attendent pas à repartir en guerre.

Mais le **1er septembre 1939**, Hitler entre en Pologne et le **3 septembre**, la France et l'Angleterre déclarent la guerre à l'Allemagne.



André Coasse

Nous laisserons à **André Coasse**, le soin de nous raconter sa guerre :

(avec l'aimable autorisation de ses enfants)

André Coasse, né le 25 mars 1917 à Vienne, sera incorporé au 21ème Régiment de Tirailleurs algériens à Epinal, le **15 octobre 1937**. Libérable 18 jours après la déclaration de guerre, il va, avec son régiment, prendre part aux combats sur la Meuse.

« Nous assistons alors au baptême du feu. C'est ce que l'on a appelé « la drôle de guerre ».

Le **18 juin 1940**, à Ourches sur Meuse, après de terribles combats, nous sommes pratiquement encerclés et presque sans munitions. Nous circulons de villages en villages pour, finalement, le **23 juin 1940**, rendre les armes, sans munitions, dans le bois de Ochey, près du terrain d'aviation de Toul. Nous sommes amenés dans le hangar des locomotives de Toul.

24 juin 1940 : départ à pied pour Saint Michel où nous arrivons le soir par un terrible orage. Nous sommes parqués et gardés dans un pré inondé.

25 juin : nouveau départ pour Verdun où je contracte la dysenterie amibienne qui me rend très malade.

31 août : à 23 h 30, en compagnie de mon adjudant Marcel Ménétrier et de mon camarade Laigle Henri, nous nous évadons du Front. Stag 240 de Verdun et, après 21 jours de marche, de nuit, en tenue militaire, nous rejoignons Monsteroux – Milieu fin septembre. »

Il obtient alors un ordre de mission pour aller à Agen, dépôt de son régiment. Mais très malade, il doit se soigner pendant un an. Démobilisé en 1942, il retourne dans sa famille.

« Pendant une écoute de Radio – Londres, je suis attaqué par un milicien de Monsteroux-Milieu... Menacé de représailles... en compagnie de mon frère Paul, nous cherchons des contacts avec la Résistance et un lieu pour notre sécurité... Nous rentrons au G.M.R de l'Arbresle (Rhône). 18 juin 1944, alors que le 17, j'avais amené du ravitaillement pour le Maquis du Biberot de Saint Alban de Varèze, le 18, nous nous préparions à porter ce ravitaillement. Les Allemands, sur dénonciation, ont attaqué avec force le Maquis. »

Edmond B., 16 ans, écolier, chez ses parents, cours de Verdun à Vienne, fréquentait des soldats allemands. Sur les conseils d'un milicien, il vendit par lettre adressée à la Gestapo, le maquis de Saint Alban de Varèze. A la suite de cette dénonciation sept patriotes furent fusillés. En raison de son jeune âge, Edmond B. fut condamné aux travaux forcés à perpétuité par la Cour Martiale de Grenoble le 4 octobre 1944.

Cf. « La liberté », quotidien d'information indépendante du Sud-Est.
Jeudi 5 octobre 1944.

Guerre de 39 - 45
Liste des victimes du 18 juin 1944 au biberot :

Del Grande Eddo
Gaffodio René
Mahin Jean
Otto A.
Pellet Pierre
Plantier Jean
Rostaing Maurice
Tardy Joseph

Liste des autres victimes de la commune :

Durand Joseph Antoine
Guillot Raymond
Vallin Joseph



A.Otto, de nationalité autrichienne, enterré à Saint Alban de Varèze, son corps a été exhumé par le service des sépultures militaires allemand le 17 juillet 1959.



retour des prisonniers au village.

Madeleine Durand
se souvient :
« Le 1er septembre 1945, les Américains, venant de la direction de Montseveroux, pour se rendre à Vienne, traversent la commune. Tous les habitants sont sortis, les acclament, veulent leur serrer la main. Les Américains leur distribuent des chewing-gums.

La guerre est finie ! »



Commune de Vernioz.

Événements du 18 juin 1944

JSERE

Fin mai 1944 se
au lieu dit Bi. Brot, une
Ils avaient du quitter leur



... de la région, ils vivaient
dans une maison abandonnée.
dans la commune mais
inexpérience des choses de

guerre, (descentes au village avec mitraillettes, garde mal assurée.)
rés denrées nécessaires à la
somme la crainte des Boches
pas à se plaindre d'eux



(au bas de la
en descendant et
à presser ! » Il se
tir et sa fille veuler

**M. Seauve, instituteur à Saint Alban de Varèze
nous raconte les Evènements du 18 juin 1944.**

**Commune de Vernioz
ISERE**

« Fin mai 1944 se réunissaient dans la commune de Vernioz au lieu dit Biberot, une quinzaine de jeunes gens de Vienne. Ils avaient du quitter leur ville où se multipliaient les rafles. Sous la direction de Tardy René Joseph, (dont le père avait été fusillé, la mère emprisonnée) recherché par la Gestapo, ils constituèrent un groupe de Francs Tireurs Partisans. Après avoir été traqués en plusieurs endroits de la région, ils vinrent se réfugier au lieu sus – dit, dans une maison abandonnée. Ils ne firent aucunes exactions dans la commune mais quelques maladresses dues à leur inexpérience des choses de guerre, (descentes au village avec mitraillettes, garde mal assurée). Les denrées nécessaires à leur ravitaillement étaient payées. En somme, la crainte des Boches mise à part, les habitants n'avaient pas à se plaindre d'eux.

Le 18 juin à l'aube vers 6 H, une auto à traction avant s'arrête devant chez M. Plantier Jean (au bas de la route montant au Biberot). Des civils en descendent et appellent M. Plantier : « dépêchez – vous, ça presse ! »

Il se lève et descend leur ouvrir. Madame Plantier et sa fille veulent savoir de quoi il s'agit, un de ces hommes, les menaçant de sa mitraillette leur fait fermer la fenêtre de la chambre d'où elles regardaient.

M. Plantier vêtu sommairement sort sur la route, à ce moment un convoi militaire allemand arrive. Les rares spectateurs ont compris. M. Plantier monte dans un camion militaire et le convoi prend la route du Biberot (1 side-car armé – 2 tractions – 9 camions dont 2 remorquant une pièce de 37).

Peu après la fusillade commence, elle durera environ 1 heure. (canon – grenades – F.M...)

Le convoi redescend sans s'arrêter au village.

Peu après M. Traynard Marcel, beau – frère de M. Plantier, monte avec des voisins pour rechercher M. Plantier qui n'est pas revenu.

Ils le retrouveront mort ; dans un fossé, à 100 mètres de la maison du maquis. A peu de distance du corps, M. Blanc, cultivateur, trouvera le couteau du mort, tout ensanglanté. Quant aux jeunes, leur maison brûle ; on relève 7 cadavres vraisemblablement au poste de combat. Ceux qui sont dans les ruines commencent à brûler. Beaucoup ont la tête éclatée. Six jeunes ont fui à temps.

Le corps de M. Plantier, outre les traces de balles, portait des coups de couteau au ventre et deux coups de baïonnette. Il avait une jambe brisée et un coup au sommet du front. La bouche était pleine de terre. Vraisemblablement il a du être torturé. Peut-être, a-t-il eu un dernier geste de défense avec son couteau.

A quelques dizaines de mètres de son corps les groupes allemands ont mangé et bu. On trouvera les reliefs de leur repas ainsi que plusieurs enveloppes de paquets de pansements.

A signaler : il a été trouvé des balles allemandes explosives.

Les jeunes possédaient comme force :

- 13 hommes, 6 mitraillettes, 2 fusils, quelques grenades et revolvers, contre 9 camions pleins (environ 150 allemands). »*

Adrien Bonnardel se rappelle :

« J'ai retrouvé ma carte de circulation à vélo.

Nous portions, fixée à notre vélo,

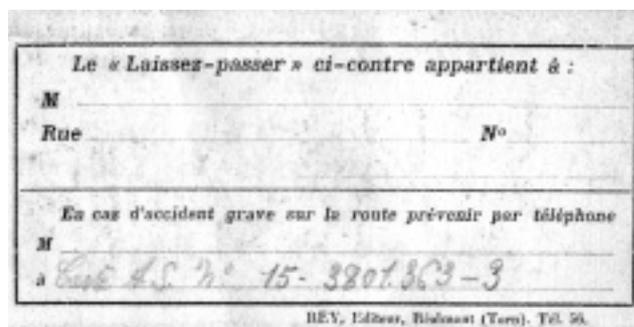
une plaque numérotée,

une année de couleur blanche,

une année de couleur jaune.

Nous achetions les timbres

au bureau de tabac.



Jusqu'en 1947, il fallait porter cette carte sur soi, à présenter en cas de contrôle.

Les plaques de vélo se volaient, surtout en début d'année.

Il fallait bien les ficeler... »

La femme d'Adrien nous raconte :

« On s'en est vu avec mon père ! Mon frère était parti au front et nous devions nous occuper des bêtes et des travaux des champs. Nos deux bœufs avaient été réquisitionnés. Il a fallu dresser les vaches et je l'ai fait !!

Mon père me disait : « tu t'esquintes, tu le paieras plus tard ! »

Les échanges de courrier avec mon frère étaient censurés. Mais, nous avions convenu d'un subterfuge : dans les colis envoyés, on mettait des noix et parmi elles, une était porteuse de message : Je cassais une noix bien comme il faut, je la vidais, j'écrivais sur un papier très fin tout ce qui se passait, je le froissais bien afin qu'il tienne dans la noix, que je collais afin qu'elle paraisse naturelle.

Mon frère répondait : « j'ai bien reçu le colis, en très bon état, les noix étaient excellentes... ». Il signait : Fernant (avec un T, c'était la preuve qu'il avait trouvé la noix et que l'on pouvait continuer).

A son retour, j'ai appris que les copains attendaient avec envie les « colis aux noix ». »

Les petits bals défendus...

Georges Mouchiroud évoque ces bals clandestins qui réunissaient la jeunesse.

« C'était en période de guerre et ces bals réprouvés étaient interdits. Nous choisissions des fermes isolées et ensuite nous effacions au râteau les traces du bal.

Sylvain nous ravitaillait en vin, en œufs et en limonade. On faisait un casse-croûte après le bal et... pas de publicité ! »



René Gay, l'accordéoniste qui a animé nombre de ces bals se souvient :

« J'ai joué pendant 2 ou 3 ans dans les hameaux, à la Charina et même dans les bois de la Mayençonne où travaillaient les charbonniers. Les jeunes qui dansaient sur les emplacements des meules à charbon sortaient noirs de poussière en fin de soirée. Nous ne faisions point de mal et la vie devait continuer, malgré les privations. »